

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	79 (1934)
Heft:	12
Artikel:	Le passage de la Marne par la 200e division allemande, le 15 juillet 1918
Autor:	Grasset, A.
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-341589

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 01.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :

1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—
3 mois fr. 4.—

ABONNEMENT

Prix du N^o fr. 1.50

Pour l'Etranger :

1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 5.—

DIRECTION ET RÉDACTION :

Major R. MASSON, Avenue Druey 15, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, VENTE :

Avenue de la Gare 23, Lausanne. Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité G. Amacker, Palud 3, Lausanne. H. Droz, succ.

**Le passage de la Marne
par la 200^e division allemande,
le 15 juillet 1918.**

La situation générale sur la Marne, le 14 juillet 1918¹.

C'est la 6^e armée, du général Degoutte, qui garde la Marne, le 14 juillet 1918, depuis *Château-Thierry* jusqu'à *Troissy*, sur un front de 35 kilomètres.

Elle compte 4 corps d'armée et 4 divisions non attachées aux corps d'armée.

Elle a 2 corps d'armée en 1^{re} ligne : le 38^e corps, dont le P. C. est à *Viels-Maisons* ; le 3^e corps, dont le P. C. est à *Montmirail*.

Chacun de ces deux corps a deux divisions sur la 1^{re} position de défense et une division en 2^e ligne, sur la position de soutien.

Au 38^e corps : sur la 1^{re} position, la 39^e division et la 3^e division américaine ; sur la position de soutien, la 73^e division.

¹ Voir croquis N^o 1 du dépliant (entre pages 604 et 605).

Au 3^e corps : sur la 1^{re} position, les 125^e et 51^e divisions ; sur la 2^e position de soutien, la 20^e division.

Les divisions françaises ont un effectif moyen de 5000 à 6000 hommes.

La division américaine compte 18 000 soldats, jeunes et vigoureux, mais elle n'a pas d'artillerie et il faut lui prêter des canons.

La 6^e armée dispose de 21 escadrilles d'aviation, auxquelles il faut joindre un groupe de combat américain.

Le front étant très instable de ce côté, les parcs d'aviation ont dû être portés très en arrière : à une cinquantaine de kilomètres des lignes. C'est là, pour les aviateurs français, une cause très sérieuse d'infériorité, devant une aviation ennemie nombreuse, active, mordante et poussée à pied d'œuvre.

La densité d'artillerie est normale. Sur ce front de 35 km., la 6^e armée dispose de :

84 batteries de 75 mm. de campagne ;

86 batteries d'artillerie lourde, longue ou courte ;

soit une moyenne de 5 batteries au kilomètre : un canon par 50 mètres de front.

Quant aux approvisionnements, ils ne sont pas illimités ; il faudra compter les coups.

La *Marne* est un obstacle sérieux. Son courant est faible et son débit peu abondant, mais elle est large, en moyenne, de 60 à 70 mètres, entre *Château-Thierry* et *Troissy*. Le fond est du sable ou du gravier. Les rives sont plates et marécageuses : un vrai paradis pour les grenouilles, qui y pullulent et y donnent, tous les soirs, des concerts bruyants.

La vallée, tout en présentant quelques étranglements, est large, en moyenne, de 1 km. 500 à 2 km. Elle est dominée, au nord et au sud, par des collines boisées, hautes de 100 à 150 mètres, mais jusqu'où de nombreux ravins permettent de se glisser.

Voici comment le général Degoutte, commandant la 6^e armée, a décidé et prescrit l'utilisation de ce champ de bataille :

Les unités de la défense doivent :

1. Ne laisser le long de la Marne que des effectifs très réduits, pour ne pas exposer trop de monde aux *minen*, à l'artillerie, aux gaz et aux armes automatiques de l'ennemi ;

2. Arrêter l'ennemi sur les hauteurs, s'il a réussi à forcer le passage, et le maintenir là, avec la Marne à dos, sans ravitaillement possible, à la merci d'une contre-attaque que le commandement déclenchera à son heure.

Comme nous le verrons, ces ordres n'ont pas été rigoureusement exécutés à la 51^e division, dont nous allons suivre les opérations.

Les Allemands.

Devant les 4 divisions françaises qui gardent le front depuis *Château-Thierry* jusqu'à *Troissy*, il y avait, avant la préparation de l'offensive, 4 divisions allemandes : les 201^e, 10^e de réserve, 22^e et 28^e de réserve.

Le 14 juillet, 2 divisions seulement continueront à tenir le front : les 22^e et 201^e et, derrière celles-ci, une masse d'attaque sera constituée, de 12 divisions, formant 3 groupements :

Groupement A (Gal. von Kathem), 10^e et 36^e D. I. en première ligne, 10^e D. L. en soutien.

Groupement B (Gal. von Vichura), 23^e, 200^e D. I., 1^{re} D. G. en première ligne, 6^e D. I. bavaroise en soutien.

Groupement C (Gal. von Conta), 37^e, 115^e D. I., 10^e D. R., 2^e D. G. en première ligne, 28^e D. R. en soutien.

12 divisions contre 4, c'est 3 assaillants contre 1 défenseur. La proportion est normale comme effectifs. Mais elle ne l'est pas comme artillerie, car aux 5 batteries que nous avons par kilomètre, les Allemands en opposent 26, dont 11 batteries lourdes. C'est un canon tous les 10 mètres quand les Français en ont un tous les 50 mètres. Une proportion de 5 pour l'assaillant contre 1 pour le défenseur.

Or, les munitions sont pratiquement illimitées : de 3000 à 5000 coups à tirer par pièce.

Cette masse d'attaque a mission de forcer le passage de la *Marne* ; de pousser jusqu'à la ligne du *Surmelin*, à 12 kilomètres au sud de la rivière et de s'y installer solidement, pour assurer à l'artillerie le passage de la Marne ; de pousser ensuite sur *Epernay*, par les deux rives de la Marne.

En même temps, la 3^e armée allemande prendra l'offensive en Champagne, en direction de *Châlons* et d'*Epernay*.

Reims, ainsi encerclée par l'est et par l'ouest, doit tomber.

La préparation de l'opération a été minutieusement réglée dans les moindres détails.

Les divisions d'attaque sont au repos depuis quinze jours, près de rivières, se familiarisant, au cours d'exercices journaliers, avec les difficultés qu'elles vont rencontrer ici.

Les effectifs en pionniers ont été très augmentés. Il y a 59 compagnies de pionniers, avec 6 équipages de pont de corps d'armée et 29 équipages divisionnaires : au total, 330 bateaux.

Les routes, trop peu nombreuses, ont été améliorées. Des sentiers ont été tracés dans les bois, et camouflés.

Les dépôts de vivres, de munitions et de matériel ont été multipliés.

L'artillerie (près de 500 batteries) et les munitions (plusieurs milliers de tonnes de projectiles) ont été mises en place en trois semaines, par un travail exécuté uniquement la nuit.

A partir du 1^{er} juillet, l'aviation allemande, très supérieure en nombre à nos aviations d'armée et de corps d'armée, exécute un barrage rigoureux et empêche nos avions de voir ce qui se passe au nord de la rivière.

L'artillerie, cachée dans les bois, a l'ordre de rester muette jusqu'au moment de l'attaque et même les tirs de réglage lui sont interdits, pour ne pas donner l'éveil aux Français.

Des directives très précises ont été données aussi aux divisions, en vue du passage. Elles prévoient :

1. Le transport des bateaux à proximité de la rive ;
2. Le passage des troupes par bateaux isolés ;
3. Pendant le passage des troupes, la construction, par division, de deux ponts de bateaux et d'un pont renforcé, destiné à remplacer plus tard les deux ponts de bateaux ;
4. La fixation d'une base de départ pour l'assaut, à quelques centaines de mètres au sud de la Marne ; généralement, la voie ferrée ;
5. La détermination de l'objectif à atteindre, très au delà de la ligne de résistance française ;
6. Le secret le plus absolu des moindres mouvements.

Les Français ne sont pas surpris.

De notre côté, on s'attendait depuis longtemps à une ruée. On savait bien, en effet, que sur les 206 divisions que les Allemands avaient sur le front franco-britannique, 72 divisions étaient disponibles en arrière, prêtes à attaquer.

Mais où aurait lieu cette ruée ?... Les souvenirs du 21 mars et les renseignements très précis recueillis par l'actif service de l'*Intelligence* britannique faisaient redouter, pour une date plus ou moins rapprochée, une offensive de grand style sur le front *Lens-Château-Thierry*. Une défaite sur ce front eût été décisive ; or, une seule voie ferrée permettait de conduire des renforts dans cette région, de sorte que pour être sûrement prêt à parer un coup mortel, Foch avait dû placer toutes ses réserves derrière le front *Lens-Château-Thierry*, bien qu'une menace se dessinât aussi contre le front de Champagne.

Le 9 juillet, le haut commandement français est averti qu'une grande attaque va se produire, à l'est et à l'ouest de *Reims*, entre *Château-Thierry* et la *Main de Massiges*, en Champagne.

Sans perdre une minute, Foch appelle nos réserves dans la forêt de Villers-Cotterets, derrière *Château-Thierry* et derrière le front de *Champagne*. Même, il demande au maréchal Haig l'aide de 4 divisions britanniques. Le maré-

chal dirige immédiatement dans la région menacée les 15^e, 34^e, 51^e et 62^e divisions qui formeront le 22^e corps et, sous le commandement du général sir A. Godley, se battront vigoureusement sur l'Ardre, à partir du 20 juillet.

En outre, dès le 10 juillet, la division aérienne est mise à la disposition du groupe des armées du centre.

C'est une force considérable. Elle comprend 2 brigades aériennes et 2 escadrilles de reconnaissance.

Chaque brigade aérienne a une escadre de combat et une escadre de bombardement. Chaque escadre de combat ou de bombardement a 2 ou 3 groupes de 3 ou 4 escadrilles, chacune d'une dizaine d'avions.

Au total, c'est une masse de près de 200 avions, dont 20 avions de reconnaissance, 80 avions de bombardement, 80 avions de combat.

Comme on ne sait pas le point exact sur lequel s'acharnera l'ennemi, la 1^{re} brigade aérienne va s'installer dans la région de St-Dizier, dans la partie est du champ de bataille présumé, derrière la 4^e armée ; la 2^e brigade, à l'ouest, dans la région de Sézanne, derrière les 5^e et 6^e armées.

Aussi, à partir du 10 juillet, notre aviation domine nettement l'aviation adverse, et les renseignements deviennent de plus en plus précis, bien que les reconnaissances soient difficiles, le ciel demeurant généralement couvert et la visibilité mauvaise.

On remarque, la nuit, dans toute la région au nord de la Marne, un éclairage anormal des gares et des voies ferrées. Des photographies aériennes, soigneusement étudiées, révèlent l'existence d'équipages de pont et de bateaux camouflés, au nord de *Tréloup*.

Même, le jour, en dépit des ordres donnés par le commandement allemand, des mouvements de troupes sont aperçus, et jusqu'à des transports de matériel.

Le 10 juillet, un officier du 24^e bataillon de pionniers allemand est fait prisonnier, au cours d'une reconnaissance qu'il exécutait sur la Marne, et bien que l'ordre formel eût été donné, de n'exécuter aucune reconnaissance sur

la rivière. Or, circonstance aggravante, cet officier portait sur lui tous les plans de l'attaque, dont l'état-major de la 6^e armée put prendre connaissance tout à son aise.

Le 14 juillet enfin, un coup de main du 366^e régiment au *Mont Sans-Nom* nous donne des prisonniers. Par eux, on apprend que le jour J est le 15 juillet (demain) et l'heure H, 1 h. 10 (heure allemande) ou minuit 10 (heure française), heure du commencement de la préparation d'artillerie.

Le plan de Foch¹.

On n'a donc pas été surpris.

Quel usage a-t-on fait de ces renseignements ? — Pour comprendre, il faut remonter plus haut.

C'est la grande ruée du 27 mai 1918 qui, rompant notre front sur le *Chemin des Dames*, avait porté les armées du Kronprinz jusqu'à la Marne, qu'elles étaient venues border, depuis *Château-Thierry* jusque vers *Dormans*.

Avant même d'avoir maîtrisé cette formidable attaque, le général Foch commence, à partir du 1^{er} juin, à masser des renforts dans la forêt de *Villers-Cotterets*. Il pense déjà à une vigoureuse offensive de l'armée Mangin (10^e), dans le flanc de la hernie de *Château-Thierry*.

Le 9 juillet, il envisage la collaboration de l'armée Dégoutte (6^e) et de l'armée Berthelot (5^e), attaquant, l'une du sud-ouest vers le nord-est, l'autre du sud-est vers le nord-ouest.

Mais les renseignements les plus précis font prévoir un gros effort de l'ennemi, depuis *Château-Thierry* jusqu'à la *Main de Massiges*. Notre front n'est pas encore solidement organisé, dans cette région, et ceux qui ont la garde de la Marne éprouvent les plus sérieuses inquiétudes sur sa solidité. Tous demandent de grands renforts. Si l'ennemi perçait sur ce point, Reims serait perdu, Paris serait pris à revers et le désastre matériel et moral pourrait être grand.

¹ Voir croquis N° 2 du dépliant (entre pages 604 et 605).

Tous les généraux présents seraient donc d'avis de renoncer à tout projet d'offensive et d'employer toutes les disponibilités à renforcer l'important secteur si gravement menacé.

Un caractère moins bien trempé que celui de Foch céderait à d'aussi judicieuses observations et à des sollicitations aussi pressantes d'hommes de guerre ayant donné des preuves multiples de leur sang-froid et de leur valeur.

Foch, lui, ne s'émeut pas. Tenace, il maintient son plan.

A la menace allemande, il concède que les armées Degoutte et Berthelot prépareront provisoirement *une bataille défensive-offensive* et qu'une 9^e armée, confiée au général de Mitry, viendra s'intercaler entre elles. Mais l'armée Degoutte partira tout de même à l'attaque, avec l'armée Mangin comme il était prévu, vraisemblablement le 18 juillet. L'armée Berthelot attaquera, à son tour, le 19, et aussi l'armée de Mitry, le 20.

Et quoique l'ennemi fasse, cela sera.

Le colonel Foch l'a enseigné à plusieurs générations d'officiers :

« La guerre est le département des forces morales...

C'est une lutte de volontés...

Victoire égale Volonté...

Il s'agit d'imposer sa Volonté à l'ennemi, et de ne pas subir la sienne.

Sous peine de se disqualifier, le général Foch se doit de faire passer dans le domaine de la réalité ces principes immortels qu'il a lui-même formulés.

Ainsi orientés, serrons maintenant notre sujet et allons dans la région de *Dormans*, où se trouvent : du côté français, la 51^e division ; du côté allemand, la 200^e.

La 51^e division¹.

La 51^e division, recrutée dans la 1^{re} région, comprenait, à la mobilisation, des réservistes du nord de la France.

¹ Voir croquis N^o 3 du dépliant (entre pages 605 et 606).

Mais depuis, elle s'est battue en cent endroits, a perdu des hommes partout et s'est complétée avec des éléments divers, actifs ou de réserve, pris dans toutes les régions.

Du 12 au 24 juin derniers, il y a moins d'un mois, elle perdait près de 5000 hommes, en enrayant la ruée allemande dans les bois de *Laversine*.

Elle était reconstituée depuis une quinzaine de jours, ayant reçu 3400 hommes de renfort : des jeunes gens de dix-neuf ans, pour les trois quarts, et, pour le reste, des récupérés des usines n'ayant jamais vu le feu.

Ce renfort, au surplus, était loin de compléter les effectifs, de sorte que la division ne comptait que 5300 hommes. Il manquait 628 hommes au 33^e, 217 au 73^e, 512 au 273^e.

En outre, 2 commandants de régiments étaient tout nouveaux, ainsi que 5 commandants de bataillon et près de la moitié des officiers.

Tous ces éléments, dont le moral était d'ailleurs excellent, n'étaient encore ni parfaitement amalgamés, ni entraînés. Ils comprenaient une forte proportion de trop jeunes soldats et de réservistes trop âgés.

La 51^e division tient la Marne, depuis la *ferme Voussy* jusqu'à *Troissy*, sur 7 kilomètres, à vol d'oiseau sur 10 kilomètres, en tenant compte des sinuosités de la rivière.

Ses trois régiments sont accolés : le 33^e à l'Edy, le 73^e au centre, le 273^e à l'ouest.

Ils sont répartis en profondeur sur la 1^{re} position de défense, qui comprend :

1^o Une *ligne d'avant-postes*, courant le long de la Marne.

2^o Une *ligne principale de résistance*, au tracé capricieux, suivant les hauteurs, à 1500 mètres au sud de la rivière.

3^o Une *ligne de réduits*, à 600 mètres plus au sud.

L'organisation de toute la position est embryonnaire. Ce sont des éléments de tranchées, très espacés, qui ne sont même pas couverts partout par des réseaux de fils de fer.

Chaque régiment a tout un bataillon aux avant-postes

et deux bataillons seulement, répartis sur la *ligne principale de résistance* et sur la *ligne des réduits*.

Sur un front de 10 kilomètres, c'était une densité d'effectifs d'infanterie de 1 homme pour 9 mètres de front, pour la ligne des avant-postes ; de 1 homme sur 4 ou 5 mètres de front pour la ligne principale de résistance : de la poussière d'infanterie.

Les troupes bivouaquent dans les bois, à proximité des positions à organiser et à occuper.

Les mitrailleuses sont réparties suivant le même principe. Chaque régiment a, en moyenne, 3 sections de mitrailleuses (6 pièces) sur la ligne des avant-postes ; 5 sections de mitrailleuses (10 pièces) sur la ligne principale de résistance et 4 sections de mitrailleuses (8 pièces) en réserve, à la disposition du colonel.

Pour appuyer cette infanterie, la 51^e division a, comme artillerie de campagne, les 3 groupes du 215^e régiment d'artillerie de campagne, armés de canons de 75 mm. ; comme artillerie lourde, 3 groupes des 101^e, 316^e et 338^e régiments lourds, armés de canons de 155 mm. courts.

Les divers groupes sont disposés comme l'indique le croquis n° 3.

L'artillerie de campagne a pour mission :

1^o d'interdire à l'ennemi le passage de la Marne ;
2^o de battre les points de rassemblement probables de l'ennemi, au nord, et éventuellement au sud de la Marne.

L'interdiction des passages de la Marne est assuré :
de *Voussy* à *Tréloup*, par le 1^{er} groupe du 215^e ;
de *Tréloup* à *Dormans*, par les 1^{er} et 3^e groupes, croisant leurs feux ;

devant *Dormans*, par le 2^e groupe ;
de *Dormans* à *Vincelles*, par les 1^{er} et 2^e groupes croisant leurs feux ;

devant *Vincelles*, par les 2^e et 3^e groupes ;
de *Vincelles* à la limite est de la division, moins dangereuse, parce que la Marne y est large et profonde, par le seul 3^e groupe ;

Une pièce du 1^{er} groupe est détachée à *Voussy*, prenant la rivière d'enfilade entre *Voussy* et *Tréloup* ;

Une pièce du 2^e groupe est devant *Dormans*, prenant d'enfilade les débouchés sud de cette localité ;

Une pièce du 3^e groupe est près de *Vincelles*, enfilant jusqu'à *Try*.

Cette artillerie de campagne opère par des tirs de barrage, dont voici le régime :

Chaque batterie exécute d'abord un tir de 6 coups par pièce et par minute, en salves échelonnées de 100 mètres pour faire rapidement un premier peignage de toute la bordure de la rivière, jusqu'à 800 mètres de la rive.

Le tir est continué ensuite, à raison de 2 coups par pièce et par minute en recommençant systématiquement le peignage, une pièce continuant toujours à battre le bord de la rivière.

Le tir doit continuer jusqu'à ce que les observateurs aient pu se rendre compte des intentions de l'ennemi. A partir de ce moment, le tir est nuancé ou cesse, suivant les circonstances.

L'artillerie lourde a pour mission de détruire tous les points d'appui que l'ennemi aurait pu réussir à construire, et aussi les villages où l'ennemi aurait réuni le matériel nécessaire au passage de la Marne : *Courcelles*, *Chassins*, *Dormans*, *Tréloup*, *Vincelles*...

Ces tirs de destruction sont exécutés à raison d'un coup par pièce et par minute pendant 15 minutes ; après quoi, ils sont continués à raison d'un coup par pièce, toutes les 2 minutes.

Les liaisons sont assurées entre le commandement de l'artillerie et les groupes par des lignes téléphoniques reliant les P. C. entre eux et aussi avec les observatoires. Partout où cela est possible, une liaison optique par projecteurs double la liaison téléphonique.

Un officier assure la liaison entre le commandant de l'artillerie divisionnaire et chacun des colonels commandant les régiments d'infanterie. Un sous-officier est détaché

auprès des commandants des bataillons de 1^{re} ligne. Ces derniers sont aussi reliés par le téléphone avec les commandants des groupes d'artillerie.

Partout, des relais ont été prévus, pour trouver facilement les points de rupture des fils.

Tout est donc prêt, pour qu'artilleurs et fantassins puissent opérer en complète collaboration.

La 200^e division allemande.

Devant la 51^e division française, le long de la rive nord de la Marne, il y a 4 divisions d'attaque allemandes :

La 200^e D. I. en face de *Trélop*, devant le sous-secteur du 273^e R. I. ; la 1^{re} division de la Garde, en face de *Dormans*, devant le sous-secteur du 73^e R. I. ; la 37^e D. I., en face de *Vincelles* ; la 113^e, en face de *Verneuil*, ces deux divisions devant le sous-secteur du 33^e R. I.

Nous ne nous occuperons que de l'action de la 200^e D. I.

La 200^e D. I. est une division d'élite, l'une des meilleures de toute l'armée allemande.

Elle a été formée en Galicie, en juillet 1916. Elle comprend les 4^e, 5^e et 6^e régiments de chasseurs de montagne, le 257^e régiment d'artillerie de montagne, le 200^e bataillon de pionniers, une compagnie de minenwerfer et un détachement de projecteurs.

Ces hommes proviennent de tous les pays allemands de montagne : Harz, Forêt Noire, Monts de Bohême, Haute-Silésie...

Ils sont jeunes, robustes et d'un moral très élevé. Ces bataillons s'intitulent fièrement *Sturm und Hochgebirgs*.

En 1916 et en 1917, cette division s'est battue dans les *Carpathes*. En octobre 1917, elle a pris part à la ruée contre l'Italie ; a forcé le passage de l'*Izonzo*, chassé les Italiens en déroute de *Cividale* et d'*Udine* et atteint le *Piave*, le 3 novembre. Elle s'est encore battue au *Monte-Tomba* et le 1^{er} janvier 1918, très éprouvée, elle a été transportée en Lorraine.

Retirée du front depuis trois semaines, elle était à l'instruction, dans la région de *St-Avold*, où elle étudiait, sur la *Sarre*, l'art de franchir la Marne.

Le 8 juillet, elle quittait *St-Avold*, allant vers le sud, et elle exécutait cinq étapes de nuit. Le 13 au soir, elle recevait l'ordre d'aller bivouaquer dans la forêt de *Ris*, à une dizaine de kilomètres au nord de la Marne.

Marche mouvementée. A 12 kilomètres de la Marne, on est déjà sous le feu de l'artillerie à longue portée des Français et celle-ci est très active.

On était dans la *forêt de Ris*, le 14, à 5 heures du matin. Le commandant du 5^e bataillon de chasseurs venait d'appeler à lui ses commandants de compagnie, pour leur donner des instructions. Un formidable vrombissement. Un éclair. Un gros obus éclate au milieu du cercle. Le chef de bataillon est tué ; 2 commandants de compagnie et 1 chef de section sont grièvement blessés. De la troupe, 6 hommes sont tués, ainsi que 2 chevaux ; 14 hommes et 3 chevaux sont blessés.

Le 14, à partir de 6 heures du matin, la 200^e D. I. était groupée dans les fourrés de la *forêt de Ris*, abritée dans des trous et attendant les derniers ordres pour attaquer.

L'alerte à la 51^e D. I.

A la 51^e D. I., le 8 juillet, un télégramme de l'armée a ordonné le dispositif d'alerte, à partir de 20 heures du soir et jusqu'à nouvel avis. C'est la résultante des divers indices que nous avons signalés, mais les troupes n'y comprennent rien.

En effet, le calme est complet. La nuit, on travaille aux tranchées, le jour, on s'abrite des avions qui sont actifs. Mais c'est encore une distraction, de voir ces avions évoluer au milieu des flocons blancs de nos obus, qui les cherchent, ou se poursuivre avec nos aviateurs, dans le tac-tac lointain des mitrailleuses.

Des obus, quelquefois, mais très rares. Le 13, il y a un blessé au 33^e ; 2 tués et 5 blessés au 273^e.

Cela est insignifiant. Le temps est beau. C'est le repos.

Or, le 14 juillet, à 23 h. 30, le 3^e corps d'armée téléphone à la division que, d'après un prisonnier, l'attaque allemande, attendue depuis le 8, doit avoir lieu à *minuit*, dans une demi-heure. Il donne l'ordre de commencer immédiatement la contre-préparation d'artillerie.

Donc, à minuit, tous nos groupes ouvrent le feu, les 75 ratissent consciencieusement les bords de la Marne, les groupes lourds écrasent les villages.

Dans les régiments d'infanterie et dans les 3 compagnies du génie qui travaillent à côté d'eux, grand branle-bas de combat. Partout, les travailleurs sont rappelés, en toute hâte.

Au 273^e, le lt-colonel Boizard, commandant le régiment, dont le P. C. est à *Chézy*, averti par téléphone à 23 h. 45, prévient son bataillon d'avant-postes par la T. S. F.

Le commandant Prunaux Cazes, commandant le 33^e, dont le P. C. est à *Nesles-le-Repons*, n'est averti qu'à 23 h. 50.

Au 73^e, le lt-colonel de Bonnefoy pressentait l'attaque, on ne sait pourquoi — les combattants ont souvent de ces pressentiments aux heures critiques —. Il venait donc de prescrire, à 23 heures, à ses chefs de bataillon, de renvoyer à l'arrière les pièces les plus importantes de leurs dossiers et de rappeler par écrit aux commandants de compagnie, les consignes à exécuter en cas d'attaque... Or, par une bizarrerie du sort, il fut averti le dernier de ce qui allait se passer. Son agent de liaison auprès de l'infanterie divisionnaire, un jeune homme inexpérimenté, avait pris la peine... et le temps, de chiffrer le message annonçant l'attaque allemande. De sorte que c'est seulement à minuit 10 que le colonel fut averti, à son P. C. de *Combrizy*. Et c'est à la minute même où il faisait déchiffrer le message, que les premiers obus allemands s'abattaient sur *Dormans*.

La 200^e D. I. descend sur la Marne.

Dans sa forêt, la journée du 14 juillet a été pour la 200^e D. I. une longue journée d'attente, mais qui n'a pas été perdue.

Dans l'infanterie, chacun a été mis au courant de l'opération. Chacun sait que la base de départ est sur la voie ferrée, au sud de la Marne. Et aussi qu'il faut aller le plus loin possible au delà de la ligne principale de résistance de l'ennemi : jusqu'à *Ville-sous-Orbais*, disent les officiers.

Les pionniers, eux, sont déjà au travail.

Ils sont 3 bataillons, disposant de 47 bateaux.

Avec 24 bateaux, un bataillon est chargé du passage des troupes. Avec les 23 restant, les deux autres bataillons doivent construire un pont.

Dans la nuit du 13 au 14, au prix d'un travail épuisant, les pionniers ont déjà transporté tous les bateaux de la *forêt de Ris* dans les jardins à l'ouest de *Tréloup*, le long de la route *Tréloup-Courcelles*, où l'infanterie doit venir les prendre.

Les bateaux pesaient 500 kilos. On les transporte sur les haquets, dont les roues ont été entourées de paille, pour éviter tout bruit, et on les enfonce à 30 ou 40 centimètres dans le sol, le fond en l'air, recouverts de gazon et de terre, pour les dissimuler aux vues des avions.

Ils étaient en place, le 14 au soir, mais le matériel nécessaire à la construction des ponts n'était pas au complet, les tirs de l'artillerie française ayant retardé les convois.

Dans chaque bataillon d'infanterie, un officier a reconnu la piste conduisant son bataillon de la forêt à la route de *Tréloup à Courcelles* et, à la tombée de la nuit, les colonnes se sont mises en mouvement, silencieuses. Ce sont des ombres qui glissent.

Une nuit d'encre. Les 3^e et 5^e régiments, qui doivent former la 1^{re} ligne d'attaque, arrivent à 23 heures à la route, où les attendent leurs bateaux. Là, chacun des bataillons est fractionné en détachements de 18 hommes.

Ces 18 hommes, avec leurs engins, mitrailleuses ou lance-mines, doivent constituer le chargement d'un bateau.

Chaque bataillon dispose de 4 bateaux et de 4 points de passage : 1 bateau et 1 point de passage par compagnie. Avec son effectif d'une soixantaine d'hommes, chaque compagnie constitue 3 ou 4 détachements de 18 hommes. De sorte que, la durée de la traversée étant de 4 à 5 minutes, tout le bataillon doit être transporté sur l'autre rive en 20 minutes, au maximum.

Quant au 4^e régiment, qui doit former la 2^e ligne d'attaque, il est arrêté à la lisière sud de la *forêt du Ris*. Il attendra là de nouveaux ordres, pour descendre sur la Marne.

A minuit, les compagnies des 3^e et 5^e régiments descendant vers la Marne, transportant, à bras, chacune son bateau de 500 kilos. Les groupes de 18 hommes se relayent pour ce dur service. Un officier du génie conduit la colonne de chaque compagnie vers le point de la rive où elle doit être embarquée. Tout cela sans bruit, dans le plus grand silence. Il s'agit de surprendre l'ennemi. Ce sont des ombres qui se glissent vers la rivière. Les grenouilles, sans défiance, n'ont même pas cessé de coasser...

Tout à coup, voici qu'une grêle d'obus français s'abat sur la rive de la Marne et sur les villages... N'importe, on avance quand même, en courbant le dos.

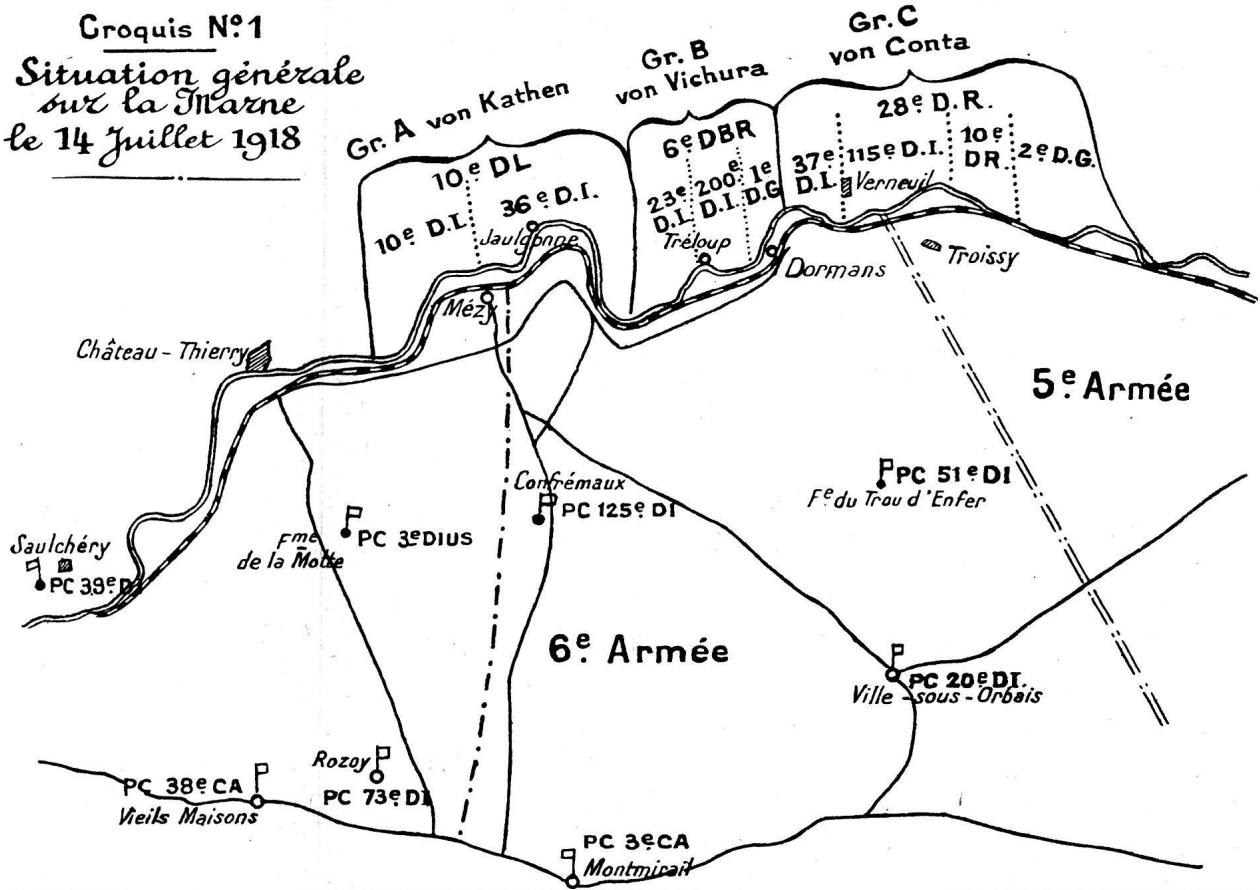
Par quel miracle les pertes subies n'ont-elles pas été considérables ?... On le comprend mal.

A minuit 10, la préparation de l'artillerie allemande a commencé à son tour et les obus monstres de plusieurs centaines de batteries lourdes passent, en hurlant, au-dessus des têtes. Ce sont des tonnes d'acier, courant avec des vitesses d'ouragan. Le bruit est tel qu'on n'entend pas les commandements, mais les assaillants sont grandement réconfortés de voir, éclairée dans la nuit par des éclairs rougeâtres, la rive sud de la Marne se soulever et changer d'aspect à chaque instant.

Croquis N°1
Situation générale
sur la Marne
le 14 Juillet 1918

Gr. A von Kathen
Gr. B von Vichura
Gr. C von Conta

28^e D.R.
6^e DBR
37^e 115^e D.I. 10^e DR

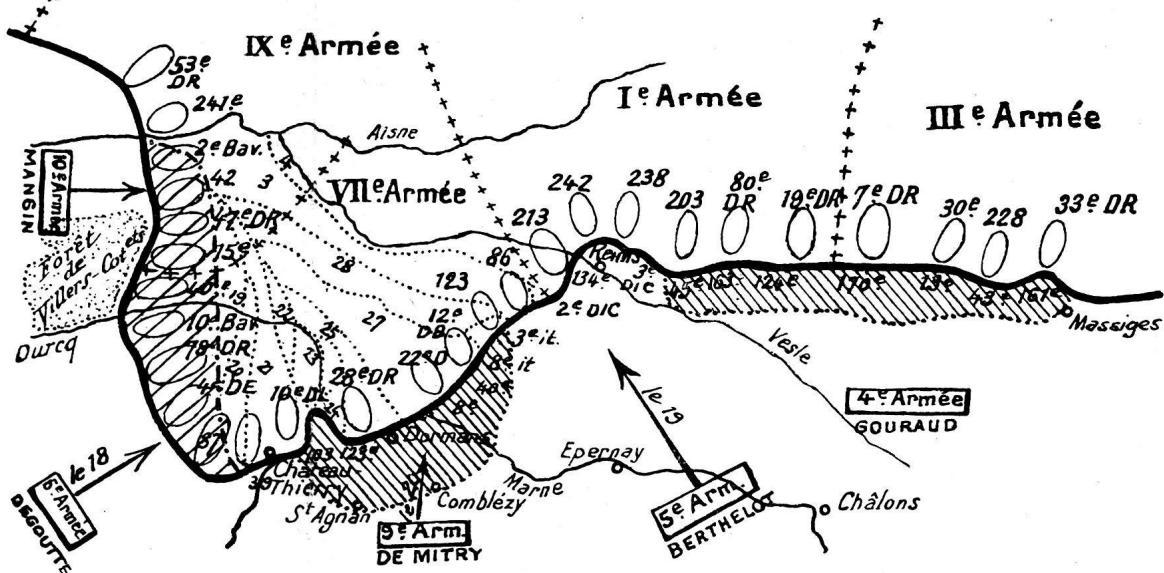


Croquis N° 2

XVIII^e Armée ^x Offensives allemandes du 15 Juillet et contre-offensive française du 18

Avance allemande le 15 Juillet

Avance française le 18 Juillet.



Croquis N°3

POSITIONS FRANÇAISES AU SUD DE LA MARNE

— — — — Ligne proche de Résistance

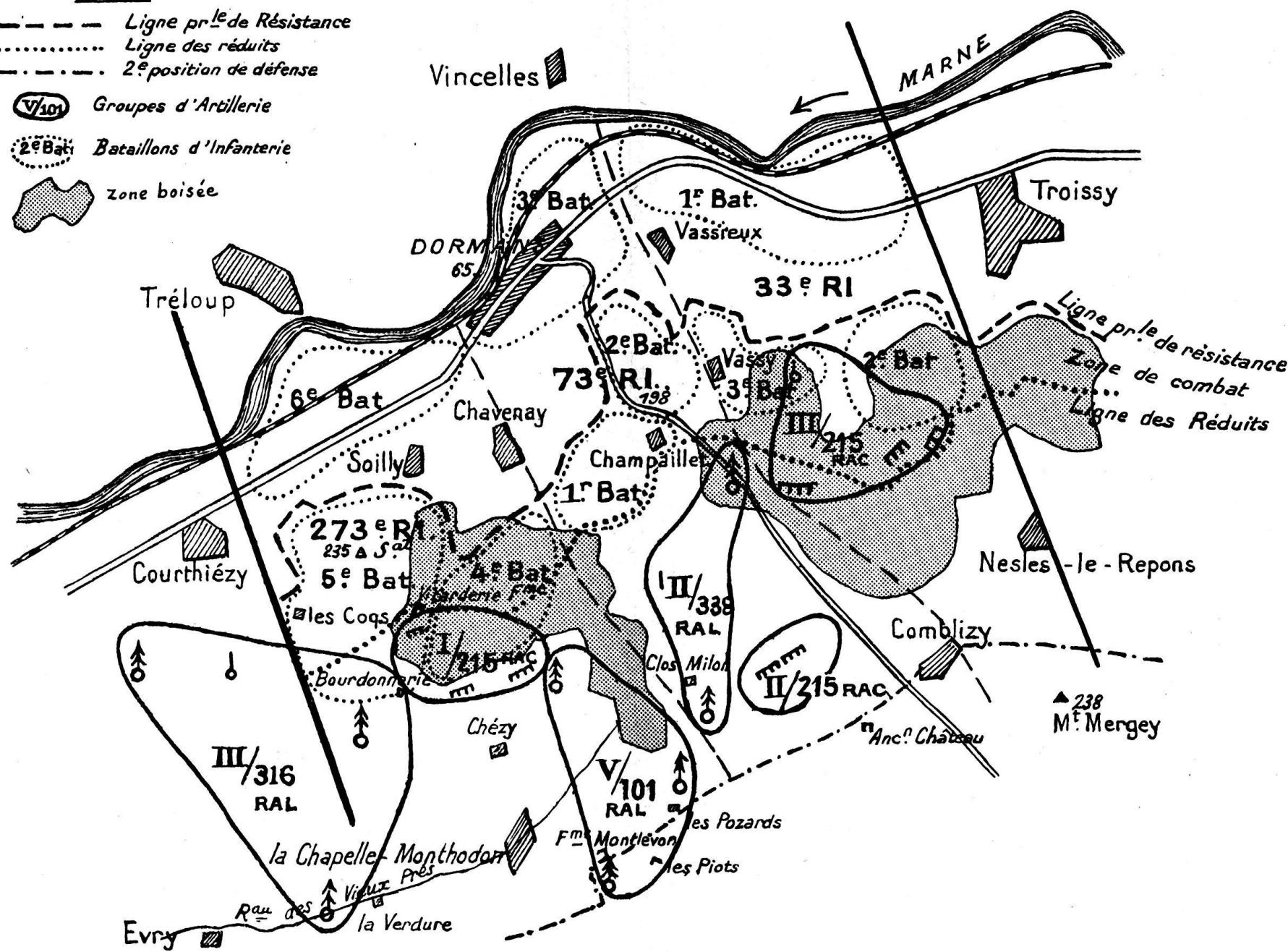
..... Ligne des réduits

— - - - 2^e position de défense

 Groupes d'Artillerie

 Bataillons d'Infanterie

 zone boisée



Les Allemands franchissent la Marne.

A 2 heures du matin, dans la nuit noire, les préparatifs pour le passage sont terminés. Toujours sous les obus, les premiers bateaux sont mis à l'eau et le passage commence, mouvementé, car le barrage de l'artillerie française est serré.

Pourtant, en 5 minutes, 3 pelotons par bataillon sont transportés sur la rive sud. A peine quelques accidents. Un bateau, atteint par un projectile, est coulé. Un autre, troué par les shrapnels, s'enfonce et ne peut être renfloué.

Dès 2 h. 10, les 2 bataillons de pionniers, chargés de la construction des ponts, se sont mis au travail, avec les éléments incomplets qu'ils possèdent. Mais les obus à gaz déferlent et le matériel de ponts ne peut pas être transporté jusqu'à la rivière. Hommes et chevaux ont leurs masques. Les pontonniers accouplent les bateaux, sans y voir, dans des conditions tout à fait mauvaises. Les points où les ponts doivent être construits semblent avoir été repérés. En outre, les bateaux en fer se révèlent très vulnérables ; les shrapnels les trouent comme des écumoirs et les font couler. Le travail, sans cesse détruit, doit être recommencé dix fois.

Enlèvement des avant-postes.

A 2 h. 20, les 6 bataillons des 3^e et 5^e régiments de chasseurs sont sur la rive sud de la Marne où le barrage de l'artillerie allemande les a précédés. Tout est bouleversé. Quelques guetteurs français, étourdis, sont à moitié ensevelis. On les enlève.

Le barrage s'est transporté plus au sud, sur la voie ferrée et sur la route, à 500 mètres de la Marne. Cette région est pilonnée, retournée, écrasée. Le 273^e régiment français avait là, sur un front de 3 kilomètres, depuis la *ferme Voussy* jusqu'à l'entrée de *Dormans*, 2 sections de la 21^e compagnie et 2 sections de la 23^e, du 6^e bataillon.

Ces 4 sections, 80 hommes au total, étaient répartis par groupes de combat, placés à 150 ou à 200 mètres les uns des autres, se flanquant de leurs feux, à bonne distance.

Trois sections de mitrailleuses appuyaient même ces groupes.

Mais par une nuit noire, 200 mètres sont une distance sérieuse, quand les obus pleuvent dru... Donc, ces 80 hommes et ces 9 mitrailleuses sont submergés. Mitrailleuses et postes, pris à revers et attaqués au lance-flammes, sont enlevés. Les détails de l'affaire, personne ne les a jamais connus, même pas les exécutants. Voici tout ce qu'on en a su.

A minuit 25, le général Giralt, commandant l'infanterie de la 51^e division, voyant la préparation de l'artillerie ennemie commencée, demande par T. S. F. un compte rendu au lt-colonel Boizard, commandant le 273^e.

Le lt-colonel demande des renseignements au capitaine Flieck, commandant le 6^e bataillon d'avant-postes, et celui-ci répond par le signal R. A. S. (rien à signaler). Le lt-colonel transmet donc par T. S. F. ce message chiffré au général :

Tir ennemi déclenché minuit 5. Barrage déclenché immédiatement. Signalé par Ys (Flieck) : R. A. S. Téléphone coupé.

A 1 h. 27, le capitaine Flieck signalait encore « R. A. S. ».

A 1 h. 40, le lt-colonel Boizard recevait du commandant Chalandre, commandant le 5^e bataillon, qui occupait la gauche de la ligne principale de résistance, ce compte rendu, daté de minuit 15 :

Bombardement par gaz. Compagnies alertées. Mitrailleuses en place.

Donc, les arrières aussi sont bombardés. Ils le sont jusqu'au delà de la *Chapelle Monthondon*, avec une extra-ordinaire débauche de munitions.

Nos batteries aussi sont vigoureusement bombardées avec des obus à l'ypérite.

Dès le début du bombardement, le P. C. du commandant

Favart, commandant le 1^{er} groupe du 215^e R. A. C., a été atteint par un obus à gaz. Gravement intoxiqué, le commandant Favart a tout de même conservé son commandement, mais le docteur Martin, dont le masque a été détérioré par l'explosion, doit être évacué. Il mourra le lendemain.

Les trois groupes du 215^e, malgré les rafales, n'en continuent pas moins à exécuter, sans interruption, les tirs de barrage prévus.

Partout, sur tout le front de la 51^e division, la physionomie de l'action est la même. Partout, les troupes étaient au travail, autant sur la ligne des avant-postes que sur la ligne principale de résistance. Le bombardement a atteint tout de suite une violence inouïe, obligeant les travailleurs à s'abriter sur place et les empêchant de rejoindre leurs unités.

Les obus s'abattaient sur *Dormans*, sur la voie ferrée, sur la ligne principale de résistance (*Bois du Chêne* et de *Bouquigny*, *Bourdonnerie*, *Vitarderie*, *Chézy*, *Comblizy*, *Nesles*) jusque dans la vallée du *Surmelin*.

Partout, le téléphone est coupé. Les seuls moyens de liaison possibles sont la T. S. F. et quelquefois les coureurs. La fumée est si épaisse qu'on ne distingue pas les fusées de l'infanterie qui demande des barrages.

La 200^e D. I. enlève la ligne principale de résistance du 273^e R. I.

A 3 heures, un puissant barrage d'artillerie s'est fixé à 300 mètres au sud de la voie ferrée et les 3^e et 5^e régiments de chasseurs sont massés derrière cette voie ferrée, face à la gauche de la ligne de résistance du 273^e R. I. français, le 3^e à droite, le 5^e à gauche, les bataillons en profondeur. Dans les bataillons, 2 compagnies en 1^{re} ligne et 2 en soutien ; mitrailleuses et lance-mines aux compagnies de 1^{re} ligne, pour briser les résistances qui auraient échappé à l'ouragan de fer de l'artillerie. Liaison intime à droite avec

la 23^e D. I. et à gauche avec la 1^{re} division de la Garde.

A 3 h. 50, comme le ciel commençait à se teinter de gris, le barrage se met en mouvement. La masse de feu, de fer et de fumée progresse à la vitesse de 100 mètres en 3 minutes et écrase tout sur son passage, achevant de pilonner le terrain, déjà retourné pendant quatre heures par les gros obus.

Entre la voie ferrée et la crête du mamelon de *Soilly*, il y a un glacis de près de 1000 mètres, sur lequel aucun mouvement ne serait possible en plein jour, mais que l'obscurité protège, tandis que les salves d'obus de 210 obligent les défenseurs à rester terrés dans leurs pauvres tranchées.

Il y a là les 4^e et 5^e bataillons du 273^e.

Du 4^e bataillon, 1 compagnie et demie est sur la ligne de résistance ; 1 compagnie à la ferme *La Bourdonnerie*. Une demi-compagnie, en corvée à *Dormans*, n'est pas rentrée.

Du 5^e bataillon, 1 compagnie est sur la ligne de résistance ; 2 compagnies sont à la ferme *La Bourdonnerie*.

5 sections de mitrailleuses sont sur la ligne de résistance et 4 réservées à *La Bourdonnerie*.

Sur ce front de 3 kilomètres, couvert de bois, c'est une ligne bien mince que cette ligne de 7 compagnies, dont l'effectif total dépasse à peine 1000 hommes et qu'appuient une vingtaine de mitrailleuses.

Ces hommes sont hébétés, étouffant dans leur masque, aveuglés, depuis près de trois heures, par la fumée, la poussière et les gaz. En outre, leurs tranchées, tracées sur la crête même, ce qui était un tort, étaient soumises aux tirs de plein fouet.

Les mitrailleuses sont approvisionnées à 10 000 cartouches, mais nullement abritées, elles sont annihilées, elles aussi, et détruites pour la plupart.

L'ennemi s'infiltre par le ravin de *Courthiézy*, par les boqueteaux, par le ravin de *Chavenay*, et personne n'en sait rien.

A 3 h. 30, le lt-colonel Boizard était encore à son P. C. de repos de *Chézy*. Il reçoit cette note du commandant Chalandre, commandant le 5^e bataillon :

Le bombardement a commencé sur la gauche, sous secteur du 113^e, puis s'est étendu vers la droite, en suivant la voie ferrée. Les mitrailleuses ennemis ont peu tiré, mais le bombardement continue sur la crête et se prolonge jusqu'à la ferme de la Bourdonnerie. Les compagnies ont des pertes. Pas de renseignements précis. Les lignes téléphoniques et de T. P. S. (téléphonie par le sol) n'ont pas pu être réparées. Les spécialistes sont sur la ligne. Deux courreurs envoyés au P. C. du colonel, ne sont pas rentrés. La ferme est violemment bombardée par intermittence et à gaz, comme un peu partout d'ailleurs.

Le mystère continue donc, angoissant. Le lt-colonel Boizard envoie alors ce compte rendu au général Giralt :

Le bombardement ennemi, après avoir paru diminuer d'intensité, semble avoir repris plus violemment sur les 1^{res} lignes, depuis 3 heures. Je suis sans liaison avec le bataillon d'avant-postes, depuis 2 h. 30. Je suis en liaison avec les bataillons de la ligne principale de résistance qui ne signalent rien de particulier. Je me porterai à 4 heures à mon P. C. de combat de la Bourdonnerie. Toutes les liaisons téléphoniques ont été coupées, dès le début. Avec le bataillon d'avant-postes, la T. S. F. a fonctionné jusqu'à 2 h. 15. Avec les autres bataillons, on communique par courreurs et par cavaliers.

A 4 h. 10, comme le jour se levait, le lt-colonel Boizard se rend à son P. C. de combat, qui est à la corne du bois, à 300 mètres à l'est de la ferme de *la Bourdonnerie*.

Il y arrive à 5 heures. Le soleil dardait ses rayons dans un ciel clair, mais aucune observation n'était possible, tant l'atmosphère était chargée de fumée et de poussière. Sur la ferme et sur la lisière du bois, les gros obus s'abattaient en trombes.

Aucun renseignement, d'ailleurs, mais il est facile de voir que l'ennemi se rapproche.

Le lt-colonel envoie le capitaine Lepoutre, son adjoint, chercher des renseignements, et adresse ce compte rendu au général Giralt :

Le combat se livre sur la ligne principale et au sud. Mon P. C. est sous un bombardement intense. Ma liaison est en partie blessée. Les agents de liaison envoyés à la ferme de la Bourdonnerie, à 300 mètres, ne sont pas revenus. L'ennemi progresse. On entend distinctement les mitrailleuses. Je ne vois plus à travers mon masque (ypérite).

Ce compte rendu était porté par une estafette à 5 h. 20.

A 5 h. 30, le lt-colonel Boizard tombait raide mort, atteint à la tête par un éclat d'obus et le sous-lieutenant Catillon était blessé à côté de lui.

Un agent de liaison se précipite, pour aller rendre compte de la mort du colonel. Il disparaît dans un éclatement d'obus... Un autre part, il est blessé... Un troisième s'élance, il passe, mais il n'arrivera pas.

Le capitaine Lepoutre s'était rendu au P. C. du commandant de Chalandre, commandant le 5^e bataillon. Au moment où il y arrivait, on remettait au commandant ce papier, venant du lieutenant de Barjac, commandant la 9^e compagnie, déployée devant la *Ferme des Coqs* :

L'ennemi a pris pied sur le Signal de Soilly. Je tiens avec 40 hommes. Le reste est hors de combat.

A la même minute, un obus éclatait, blessant grièvement le commandant de Chalandre et légèrement le capitaine Lepoutre.

Perdant son sang et désireux de profiter de ses dernières forces, le capitaine, pleinement orienté d'ailleurs, s'empresse de retourner auprès du lt-colonel Boizard, lui dire ce qu'il sait et ce qu'il a vu.

Au P. C. du lt-colonel Boizard, il trouve le lt-colonel mort, des blessés et seulement quelques sapeurs valides.

Et voici que l'infanterie allemande débouche des bois, à 200 mètres, cherchant à encercler le groupe...

Faisant appel à toute son énergie, le capitaine réussit à s'échapper, sous une grêle de balles, mais les cinq sapeurs

qu'il avait chargés de porter vers l'arrière le corps du lt-colonel, sont capturés.

Partout, l'ennemi tient déjà la lisière des bois.

Arrivé à 6 h. 35 au P. C. de Chézy, Lepoutre envoie tout de suite, par un cavalier rencontré par hasard, ce message au général Giralt :

Ennemi à 6 h. 15 à la Bourdonnerie. A 6 h. 30 à lisière sud du bois de Chézy. Confirme la mort du lt-colonel Boizard.

Après quoi, le capitaine, à bout de forces, va à la *Chapelle Monthodon*, espérant y trouver un poste de secours, où se faire panser, et aussi des troupes de la 20^e division.

Ce billet du général Giralt l'y attendait, montrant combien le commandant était peu orienté sur la situation :

Reçu votre mot de 3 heures 45, situation analogue chez nos voisins. Aucun renseignement d'ensemble.

De nombreuses fractions du 273^e régiment, dont les plus importantes ne dépassaient pas 20 hommes, la plupart sans chefs et sans cartouches, refluaient. On les réunit à la *ferme Sarigny*.

Les groupes d'artillerie qui étaient en position dans le sous-secteur du 273^e d'infanterie, eurent des destinées tragiques :

Au 1^{er} groupe du 215^e d'artillerie de campagne, malgré la blessure du commandant Favart, à *minuit*, le tir de barrage avait été continué, furieusement et sans arrêt.

A 6 h. 15, le sous-lieutenant Bard, officier de liaison auprès du lt-colonel Boizard, vient rendre compte que l'ennemi déborde la *Ferme de la Bourdonnerie*. C'est dire que la situation des batteries est déjà à peu près désespérée.

Des coureurs vont les avertir et ordre est donné d'avancer les avant-trains.

Mais l'ennemi est déjà dans les deux batteries de droite : la 21^e et la 22^e.

A la 21^e, tous les officiers sont blessés. 60 servants et 44 chevaux sont hors de combat. Deux servants peuvent faire éclater une pièce, avec une grenade dans la bouche. Les deux autres sont enlevées.

A la 22^e, les 4 canons sont perdus. 45 hommes et 30 chevaux sont hors de combat.

Les avant-trains de ces deux batteries arrivaient. Ils tombent dans l'ennemi. Dans chacune, deux ont le temps de faire demi-tour au galop ; les deux autres sont enlevées.

Les avant-trains de la 23^e ont le temps d'arriver jusqu'aux pièces, qui sont attelées et partent au galop par *Chézy*, vers les *Pozards*, où est le P. C. du commandant du régiment. Mais il faut défiler sous le feu des lisières déjà occupées par l'ennemi. Les chevaux de la 4^e pièce sont tués. La pièce est roulée à bras dans le ravin des *Pozards*, mais l'aspirant *Lescaudron* refuse de l'abandonner. Il la charge et la déclavette. Quand les fantassins allemands viennent, pour s'en emparer, il tire... Canon et affût sautent à 10 mètres l'un de l'autre. L'aspirant est mort.

Au 5^e groupe du 101^e lourd, mêmes péripéties, trois quart d'heures plus tard. Une seule batterie, la 15^e qui était près de *Monthodon*, est sauvée. Elle continue à tirer jusqu'à 9 h. 30, heure où elle reçoit l'ordre de se porter en arrière.

Au 3^e groupe du 316^e lourd, une seule batterie est sauvée aussi. Le reste a été enlevé à 7 heures, après avoir tiré toute la nuit et épuisé les munitions.

Le désastre était donc complet. Le général commandant la division et le général commandant l'infanterie divisionnaire n'avaient eu connaissance de l'attaque qu'à partir de 7 heures. Ils savaient qu'elle progressait, par des bribes de rapports, mais le premier compte rendu laissant soupçonner l'anéantissement de la division, n'arriva que vers 10 heures.

Il émanait du lieutenant-colonel de Bonnefoy, commandant le 73^e régiment d'infanterie. Le voici :

Nous sommes dans les tranchées à l'est de Comblizy. Tout ce qui existe du régiment va se rallier là. Je n'ai dans ce groupe que le cdt. Larbey, commandant le 1^{er} bataillon, les commandants de la 6^e et de la 7^e compagnie, le lieutenant commandant le peloton de 37 et le groupe de liaison, au total 80 hommes environ. Je suis encore sans nouvelles de mon 2^e bataillon,

mais il est possible qu'il soit à ma droite, plus au nord, l'attaque ayant été moins violente de ce côté. Ces fractions, dans un état d'extrême fatigue, doivent être laissées plusieurs heures en place, pour pouvoir se refaire. Quelques hommes pourront peut-être rallier. La ligne que j'occupe est déjà tenue par le 47^e et par le 25^e régiment, de la 20^e division. Le capitaine Thirion, mon adjoint, a été évacué.

Le colonel ne dit pas qu'il était blessé, lui-même, depuis 8 heures du matin. Il gardera son commandement jusqu'à 15 heures.

APERÇU D'ENSEMBLE

La physionomie du combat étant connue par ces détails, voici, en résumé, ce qui s'était passé sur tout le front de la 51^e division.

Les deux régiments de la 200^e division allemande, accolés, avaient quitté la voie ferrée, à 3 h. 30, derrière un barrage roulant. On s'infiltre : à gauche par le ravin de Courthiézy, en liaison avec la 23^e division ; à droite, par le ravin de Chavenay, en liaison avec la garde.

L'artillerie lourde pilonne la hauteur, détruisant les mitrailleuses, ensevelissant les défenseurs. Le barrage roulant précède de 300 mètres la vague d'assaut, de sorte que les défenseurs, encore valides, étourdis, n'ont pas le temps de se servir de leurs armes. A peine quelques résistances. Tout est submergé.

Les fractions venues par le ravin de Courthiézy balaiennent la ferme des Coqs empoisonnée par les gaz et arrivent, à 6 heures à la Bourdonnerie qu'attaquent par l'est les fractions venues par le ravin de Chavenay.

Vers 6 heures aussi, des unités mélangées de la 200^e division et de la garde ont pénétré dans le bois de Chézy et enlevé le 1^{er} groupe du 215^e d'artillerie.

Le gros de la garde s'est infiltré par le bois vers le Clos Milon, tournant le 73^e régiment dont le 1^{er} bataillon tenait Champaillet. Ce bataillon s'étend vers le sud pour interdire le débouché vers Clos Milon, mais Champaillet ainsi affaibli

est enlevé et le *bois du Chêne* est tourné. Le 2^e bataillon s'y défendait contre la 37^e division allemande.

Il doit se replier sur *Vassy* et le lt-colonel de Bonnefoy essaie d'établir son régiment sur la ligne *Vassy, Champsaillet, Clos Milon, Les Pozards*, appuyé à droite au 33^e d'infanterie et à gauche aux troupes de la 20^e division, sur la 2^e position.

Il n'y réussit pas. A 7 h. 30, la 113^e division allemande attaquait le 33^e d'infanterie et s'infiltrait dans la *forêt de Bouquigny* où le 3^e groupe du 215^e d'artillerie était enlevé.

A 9 heures, le 33^e était à la lisière nord du *Bois de Nesles*, qu'il devait abandonner à 10 heures, pour se replier sur *Nesles et Comblizy*. A l'ouest de *Comblizy*, le 2^e groupe du 215^e d'artillerie pouvait se dégager, avec 5 pièces sur 12. De même, le 5^e groupe du 101^e lourd amenait 2 batteries sur la 2^e position.

Ainsi, vers 10 heures, les quatre divisions allemandes opposées à la 51^e division française sont arrivées sur la ligne *Comblizy-Chézy*. Mais là, elles sont arrêtées. En particulier, les efforts faits par la 200^e division pour déboucher de *Chézy*, sont vains et coûtent cher.

Le dernier régiment de cette division, le 4^e chasseurs, a franchi la Marne à 8 heures, en bateaux, car les ponts, sans cesse détruits par les obus, ne sont pas praticables. Il a traversé *Soilly*, en formation de combat, mais sous les bombes des avions français, il a été dans l'impossibilité de dépasser la *Vitarderie*.

Premier résultat.

L'attaque est donc arrêtée, mais la 51^e division française est anéantie. Son infanterie a perdu 115 officiers et 3800 hommes de troupe sur 5000 ; son artillerie, 22 canons de campagne sur 36 et 15 pièces lourdes sur 36. Toute la 1^{re} position de résistance est perdue et l'ennemi est arrivé à 5 kilomètres au sud de la Marne.

Mais ce beau résultat n'est pas décisif.

L'objectif assigné aux divisions d'assaut était la ligne *Le Breuil-Villa sous Orbais*, à une douzaine de kilomètres au sud de la Marne et l'attaque était donc bien loin d'avoir atteint ses objectifs de la journée.

En outre, la lutte a été dure et aucun des combattants allemands parvenus au contact de la 2^e position française, après avoir franchi la Marne, n'a éprouvé la joyeuse ivresse de la victoire. C'est partout la même note, dans les carnets des combattants : tout le monde a l'impression d'un piège préparé par les Français pour réduire à une capitulation les divisions qui auraient eu l'audace de passer sur la rive sud de la Marne.

Or, nous savons que c'était bien là l'idée de manœuvre du commandement français.

La *deuxième position de défense* empruntait les hauteurs sud du ruisseau des *Vieux Prés*, *Evry*, *Clairefontaine*, la *ferme Montlevon*, les *Piots*, les *Pozards*, l'*Ancien Château*, *Comblizy*, le *Mont Mergey*. Elle était à peine ébauchée et ses tranchées n'étaient pas couvertes par des fils de fer.

Depuis le 10 juillet, la 20^e division l'occupait, ses trois régiments accolés.

Un front de 8 kilomètres. Densité d'infanterie aussi faible, par conséquent, que sur la 1^{re} position.

Faible aussi en artillerie, malgré l'appoint de l'artillerie de corps et des batteries sauvées du désastre de la 51^e division. Au total : 110 canons de tous calibres, un canon tous les 70 mètres, ce qui était peu.

La 20^e division a été alertée à *minuit 5*, mais les positions de combat n'ont été occupées qu'à 8 h. 10, sur l'ordre du général commandant le 3^e corps.

Dès 9 heures, l'infanterie est en position, recueillant les débris de la 51^e division.

A 11 h. 30, l'ennemi est signalé comme étant au contact de la 2^e position, de la *Chapelle Monthodon* à *Comblizy* et une attaque contre la *Chapelle Monthodon* est brisée.

A 14 h. 30, le général Desvoyes, commandant la 20^e division, prend le commandement du secteur, et le général

Boulangé a l'ordre de rallier sa division en arrière, en laissant son artillerie à la disposition de la 20^e division.

A la tombée de la nuit, l'ennemi n'a pas progressé.

A gauche, la 36^e division allemande avait été refoulée par une contre-attaque de la 73^e division, et à l'extrême-gauche, la 10^e division allemande avait été rejetée au nord de la Marne par une furieuse contre-attaque de la 3^e division américaine.

Devant la 20^e division, les contre-attaques ne sont pas prêtes, mais dès le 15 au soir, l'ennemi s'y sent en mauvaise situation.

Les passerelles jetées sur la Marne sont infranchissables et ni canons, ni renforts, ni approvisionnements ne peuvent plus passer, à cause de l'artillerie et de l'aviation française.

L'artillerie et les avions.

L'artillerie, en effet, a pris pour objectif les passerelles et les écrase d'obus. A 21 heures, la seule artillerie lourde avait tiré 6600 coups de 155 ; 1600 coups de 145 ; 19 coups de 190 ; 40 coups de 340.

Les deux brigades de la division aérienne sont intervenues aussi, le signal 0.50 répété par la T. S. F. les a alertées, à minuit 15, à *St Dizier* et à *Sézanne*.

Les escadres de combat doivent attaquer les avions ennemis et les chasser du champ de bataille, puis intervenir dans le combat contre les colonnes à terre. Les escadres de bombardement doivent bombarder les passages de la Marne, entre *Château-Thierry* et *Dormans*.

Vers 4 heures, au point du jour, nos escadres de combat voient l'infanterie allemande à l'assaut, sur un front de 90 kilomètres, depuis *Château-Thierry* jusqu'à *Massiges*.

En Champagne, devant Gouraud, l'ennemi semble arrêté, mais à droite devant Degoutte, il a franchi la Marne et progresse. En outre, de ce côté, l'aviation allemande, supérieure en nombre, a chassé nos escadrilles d'armée et mitraille les troupes.

L'arrivée de la division aérienne change cette situation. De 6 heures à 8 heures, il y a une série de combats aériens, au cours desquels les avions allemands sont chassés. De sorte qu'à 10 heures, les 60 avions de combat de la 2^e brigade aérienne, mitraillent l'infanterie allemande. A 10 h. 40, l'escadre de combat de cette 2^o brigade est relevée par celle de la 9^e brigade aérienne britannique, qui, de 11 heures à 13 heures, agit vigoureusement à la mitrailleuse sur les colonnes franchissant la Marne entre *Château Thierry* et *Dormans* et sur les rassemblements de troupes au nord de la rivière.

Les escadres de bombardement des deux brigades sont parties à 10 heures.

Celle de la 2^e brigade, forte de 52 avions, est gênée par les nuages, à la hauteur de 600 mètres, où elle plafonne. Elle réussit tout de même à jeter 3300 kilos de bombes sur la Marne, à la faveur de trous dans les nuages.

Celle de la 1^e brigade, forte de 88 avions Breguet, remplit pleinement sa mission, de 10 heures à 11 heures. Elle lance 17 000 kilos de bombes et tire 6000 cartouches, de hauteurs variant de 400 à 1500 mètres. Deux ponts sont détruits. Un convoi engagé sur l'un d'eux est précipité, voitures et chevaux, dans la Marne. Le général Unversagt, commandant le génie de la 7^e armée, est tué par une bombe.

C'est une formidable avalanche de projectiles qui s'abat sur la Marne, dans tout le cours de l'après-midi. Un pigeon voyageur, affolé et étourdi, est venu se faire prendre dans les lignes de la 20^e division. Il portait ce message : « *C'est un enfer que de traverser la Marne !* »

Le soir, l'activité de la division aérienne se traduisait par ces chiffres : 723 sorties ; 78 combats ; 16 avions allemands abattus et 8 douteux ; 45 000 kilos de bombes lancés sur les passerelles de la Marne.

L'offensive allemande, à bout de souffle, anémiée, est arrêtée. Nulle part, elle n'a mordu dans la 2^e position. En interdisant le passage de la rivière aux canons, aux renforts et aux approvisionnements de l'ennemi, l'aviation et l'artil-

lerie ont rendu stérile le coup de main allemand du 15 juillet. Elles ont placé dans une situation dangereuse les masses qui avaient franchi la rivière.

ENSEIGNEMENTS.

Cette affaire du 15 juillet 1918 comporte des enseignements intéressants.

C'est que, tout d'abord, avec les moyens actuels, le passage de vive force d'un cours d'eau, même important, a les plus grandes chances de réussir s'il est appuyé par des moyens puissants, réunis en secret. A moins d'être dans des réduits cuirassés, le défenseur est annihilé par le bombardement et les gaz, et l'assaillant passe.

Le remède est aussi indiqué ici par les faits. Il ne faut laisser que des observateurs le long de la rive à garder ; tout au plus quelques groupes munis d'armes automatiques et bien protégés dans des casemates cuirassées. Ils sont sacrifiés, mais ils gênent le passage et avertissent le défenseur. Quant à la ligne principale de résistance, elle doit être portée en arrière, assez loin du cours d'eau pour ne pas avoir à souffrir d'une préparation d'artillerie, et assez près pour tenir le cours d'eau sous le feu de ses canons.

Dès lors, l'infanterie ennemie, si elle a du cran, réussit bien à passer la nuit, sous le feu de l'artillerie de la défense, mais ses canons et ses convois ne passent pas et elle se trouve, en définitive, arrêtée devant la ligne principale de défense, avec ses seuls moyens et sans ravitaillement possible, en présence de trois armes du défenseur. Sa situation est difficile et sa retraite, avec le fleuve à dos, est aléatoire, surtout si l'aviation de la défense a la maîtrise de l'air.

EPILOGUE.

Donc, les divisions allemandes aventurées au sud de la Marne, sont restées là, deux jours, sans ravitaillement, ni en vivres, ni en munitions.

Or, le 18 juillet, l'offensive des armées Mangin et Degoutte, prévues depuis le 9 juillet, se déclenchaient à son heure contre le flanc ouest de la hernie de *Château-Thierry*. Offensive puissamment appuyée par l'aviation, l'artillerie et les chars d'assaut et dont les progrès étaient tout de suite considérables.

En toute hâte, les divisions qui se cramponnaient au sud de la Marne sont rappelées et franchissent de nouveau la rivière, en bateau, sous les bombes et sous les obus.

L'armée Berthelot passait à l'attaque, le 19 juillet, et l'armée de Mitry, le 20.

Rongée tous les jours un peu plus, la hernie de *Château-Thierry* était réduite, le 4 août, et à cette date le front s'alignait sur la *Vesles*.

Le passage de la Marne, le 15 juillet, avait été le dernier succès des Allemands. Déjà, le 15 au soir, ce n'était plus qu'un demi-succès... et un demi-revers. La victoire hésitait...

Le coup de bélier du 18 juillet l'a définitivement conquise et le génie de Foch va la maintenir, d'une main nerveuse, sur le plan incliné où la vigueur des armées américaine, belge, britannique et française vont accélérer sa vitesse jusqu'au 11 novembre.

Tout le monde avait senti cela, en France, dès les premiers coups de canon de Mangin. Les cœurs avaient tressailli et le 7 août, le général Foch était fait maréchal de France, avec mission « de conduire les armées alliées à la victoire définitive ».

Donc, la question laissée en suspens par Joffre, en septembre 1914, était reprise au même point par Foch, en juillet 1918. Mais, cette fois, la victoire avait ouvert ses ailes pour ne plus les replier et le destin voulait qu'elle prît son essor définitif, encore des bords de cette Marne, dont les flots tranquilles roulaient des bâtons de maréchaux.

Colonel A. GRASSET.